

NE TE RENDORS PAS

ChrySultana

Éditions ThoT  
Roman



ChrySultana, de son vrai nom Christiane Rivet, a grandi entre Grenoble et Chambéry avant de s'installer au Maroc il y a plus de trente-cinq ans. Avec *Ne te rendors pas*, elle poursuit sa recherche sur l'altérité et sa quête de l'autre. Son roman, nourri des souvenirs d'anciens du maquis, est un hommage à son père et, à travers lui, à la Résistance. ChrySultana écrit également des contes pour enfants.



À tous celles et ceux qui m'ont accompagnée  
dans cette immersion : ma profonde gratitude  
et mon affection.

*S'aller perdre est toujours une issue.*  
Doris Jakubec

À papa et à tous les maquisards.  
À Marie-Thérèse, mémoire vivante.  
À Rachid, digne dans le combat.



*Sur de noirs rochers  
Se précipite, ivre de mort  
L'ardente amoureuse du vent  
Chante sa déchirure et son besoin de dire  
D'inventer une nouvelle parole pour vivre.*  
Georg Trakl

*Je ne sais si je répons ou si je questionne  
Je suis une voix née dans la pénombre du vide  
Je suis un peu ivre, en train de croître dans une pierre  
Je n'ai pas la sagesse du miel ni celle du vin  
Soudain je me dresse comme une tour d'ombre fulgurante  
Mon ivresse est celle de la soif et du feu  
Avec cette fine étincelle je veux incendier le silence  
Ce que j'aime je l'ignore. J'aime. J'aime en total abandon  
[...] Je suis quelqu'un qui attend qu'une parole m'ouvre*  
Antonio Ramos Rosa, *Une voix dans la pierre*



## 1. Chute abyssale

Un voile grisâtre s'empare de mon champ de vision. L'eau du fleuve me paralyse peu à peu. Mes membres engourdis peinent à se mouvoir. Un poids m'opprime la poitrine. Ma cage thoracique est sur le point d'imploser sous cette masse fluide et glacée. Des milliers de pixels obstruent le moindre interstice de mon corps, à l'exception de ma bouche, ultime point d'entrée. Dans cette béance s'invite une trombe d'eau qui me brûle la gorge et me consume. Je suffoque. Sans force, je me laisse glisser le long de la colonne d'eau qui s'est formée à mon contact, tel un linceul liquide et froid. Je sombre peu à peu dans l'obscurité, happée par l'immensité des profondeurs. Les battements de mon cœur deviennent à peine audibles. Pourtant je demeure en vie. Les yeux grand ouverts, j'assiste avec impuissance à mon étouffement. Tout n'est plus que

silence. Il me semble apercevoir une forme humaine qui se meut au gré du courant. Je m'en approche, cherchant en vain un point d'ancrage, quand soudain elle s'éloigne furtivement, me tournant le dos, comme je tourne le dos à la vie. La mort se rit de moi et se refuse à mettre un point final à mon agonie.

Je me réveillai en sursaut, couverte de sueur, haletante. Debout contre le mur de ma chambre, pétrifiée, je cédaï à l'envie étrange de glisser, à l'image de mon corps inerte sombrant durant mon sommeil. Tourbillon d'effroi qui me laissait à chaque réveil au bord de l'épuisement tant la lutte avec la force du courant avait été intense.

Le même cauchemar se répétait chaque nuit depuis maintenant dix jours. Cela avait commencé par une errance au bord de l'Isère, flirtant avec les lames capricieuses de la rivière qui venaient érafler ma peau. Consentante, je m'en approchai davantage, pour finir engloutie ces trois dernières nuits. Chaque plongée apportait son lot d'horreur. De nouveaux détails apparaissaient, rendant la scène toujours plus angoissante. Ce n'est qu'à l'aube que je pouvais arracher quelques heures de sommeil. Malgré cette trêve, je restais prisonnière de la paroi d'eau qui m'avait engloutie. Désarmée par la réalité de cette vision mortifère, épouvantée encore par le souvenir si vivace de ma mort lente, je commençais à douter de mon état mental.

Ma mémoire, tatouée de ces étranges sensations, aurait eu raison de ma lucidité si je n'avais pas eu l'instinct de remonter de cet enfer abyssal. Devais-je interpréter cette scène cauchemardesque comme le signe annonciateur d'un danger imminent ? Mes noyades à répétition, réinterprétées en phase d'éveil, faisaient craindre une crise de sommeil hypnotique. J'étais dans un flou absolu, perdue au milieu d'un flot d'images invraisemblables.

Désorientée, je me documentais et recherchais sur Internet des témoignages ou des récits similaires. Je me butais à des analyses trop psychologiques ou au contraire à des interprétations douteuses. Seule l'empreinte des générations antérieures trouvait grâce à mon scepticisme face aux supputations en tout genre. Des éléments identiques à ce que je pouvais vivre durant mes nuits agitées, notamment ce spectre qui s'enfuyait à chacune de mes noyades, indiquaient la manifestation de vies disparues. Dubitative, je me résignai à en parler à une personne digne de confiance, capable d'entendre mon histoire rocambolesque.

Ce fut toi qui, me trouvant désemparée ce matin-là, me parlas pour la première fois des fantômes du souvenir. Ils pouvaient surgir dans notre présent sans crier gare, sans que rien puisse anticiper cette incursion. Nous serions tous détenteurs d'une âme collective dont certains en seraient le prolongement, la résonance d'événements souvent tragiques. Un lien symptomatique de nos vies antérieures.

Il me faudrait alors me libérer du destin familial, plonger en moi pour en comprendre le sens et la finalité; un euphémisme pour moi qui me noyais chaque soir ! Si le passé me rappelait aujourd'hui, quelle en était la destination ?

Je poursuivis ma quête en m'intéressant davantage à cette piste que tu m'avais permis d'entrevoir. Tu m'avais précisé que certaines personnes, plus sensibles, plus réceptives, auraient en charge de réparer ces traumatismes anciens. Drôle d'héritage ! La dernière librairie avait fermé ses portes depuis quelque temps déjà. Aussi je commandai en ligne plusieurs ouvrages sur le sujet. Dans l'attente de leur livraison, je consultais avec frénésie de nombreux sites spécialisés, si bien que je devins incollable sur ce chapitre. J'emmagasinais toujours plus d'informations, mais très en deçà de mes attentes. Beaucoup de questions et peu de réponses. L'essentiel se déroba. Cette approche liée à un inconscient familial restait énigmatique. Toutefois, je me laissais guider par le fil de mes lectures. Un détail récurrent retint mon attention. Des internautes précisaient avoir eu recours à l'hypnose pour remonter le temps et partir à la rencontre de ces revenants encombrants.

J'étais en perdition. Sortir de l'imbroglio dans lequel je m'enlissais relevait de l'urgence. Cette nuit avait surpassé en peur toutes les autres. Désormais, cauchemar et réalité se superposaient. Pire, les conséquences de mes noyades successives commençaient à altérer mon état général. Ma

peau flétrissait et des saignements de nez inopinés perturbèrent la sérénité de mes journées.

Un des livres reçus mentionnait une liste de thérapeutes rodés à l'analyse transgénérationnelle. Je décidai de prendre rendez-vous avec l'unique spécialiste référencé sur Grenoble.

Au téléphone, ma voix saccadée, à peine audible, témoigna de mon empressement, ce qui n'échappa pas à mon interlocuteur. Sa voix posée se voulut rassurante et conciliante, et eut raison de mon hésitation. Je réussis sans trop de peine à obtenir une entrevue. J'allais me lancer dans des explications, mais il coupa court, me priant de garder mon énergie pour notre rencontre, fixée au vendredi. Arrêtée dans mon élan, je restai dépitée. Qu'avais-je espéré ? Nous étions mercredi, encore deux jours à attendre, deux nuits à mourir.

Je n'avais aucune idée sur ce que pouvait être une séance d'analyse. J'extrapolais déjà en redoutant l'incrédulité de mon thérapeute voire son silence. La perspective de le rencontrer allait-elle influencer mon sommeil ; allait-il incarner le truchement de mes projections qui se seraient évanouies dès lors que la décision de le consulter s'était concrétisée ? J'étais une adepte du « ici et maintenant » et peu encline à l'introspection. J'appréhendais ma nuit prochaine.

Je m'endormis avec difficulté, me retournant sans cesse afin de fuir l'échéance fatale. Report illusoire. Je me retrouvai une fois encore sur la berge de l'Isère, avançant vêtue de noir dans un fleuve en colère. Celui-ci semblait me faire payer mon audace, celle d'avoir cherché à en comprendre les méandres pour mieux lui échapper. Vindictif, il m'attira dans la puissance de ses flots. Son agitation légendaire n'était que reproches. L'eau boueuse laissa dans ma bouche des particules de sable qui grincèrent sous mes dents et m'écorchèrent la gorge. Il était vain de résister. J'allais me réveiller et me retrouver de nouveau à glisser le long du mur de ma chambre. Alors je m'abandonnai. L'eau avait envahi mes poumons ; vaisseaux et alvéoles s'étaient ouverts telles de minuscules ombrelles épineuses. Enflammant mon thorax, ces boules d'épingles m'arrachèrent un dernier râle. Puis plus rien, le néant après le chaos. Seulement mon corps happé par le fond. La même silhouette m'attendait, assistant à mon agonie. Pour la première fois, elle me fit face pour me tendre la main. Du moins en avais-je eu l'impression. Son visage avait été effacé, comme délavé ou gommé par le temps. J'entendis sa voix me murmurer : « À l'aube, la brise a des secrets à te dire. Ne te rends pas. » Le parterre glacé me réveilla en sursaut, je venais de toucher le fond sablonneux de la rivière.

Les deux dernières nuits avaient creusé de larges traces

bleutées sous mes yeux. Nous étions vendredi, jour plein d'espoir parce qu'il incarnait la fin de mon calvaire. Je me rendis à la gare. La grande avenue était déserte. Seul le Café du Lycée résistait à l'exode. Adolescente, j'y avais connu mes premiers émois, échangé mes premiers baisers. Entre deux séances de flipper et accessoirement de cours, nous refaisions le monde au son de musiques pop et new wave.

Sur le quai, je m'étonnai de voir ce bâtiment du rail encore intact, resté tel quel depuis sa création à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le préau à l'identique avait conservé les arabesques en fer forgé, témoins d'un Art déco précurseur. Seule l'horloge nous ramenait au temps présent. Les trois sapins aujourd'hui gigantesques, symbole de longévité, semblaient veiller sur la pérennité du lieu. Hélas, les fenêtres murées indiquaient que la gare ne servait plus que de décorum. L'entreprise ferroviaire avait supprimé la présence d'agents d'accueil, leur préférant un distributeur anonyme et froid.

À bord du train qui venait de prendre son élan, les images défilaient sans que cela évoque la moindre émotion liée à des souvenirs d'enfance. Il faut dire que Pontcharra avait bien changé, surtout depuis l'installation de la zone industrielle. Petite bourgade, elle avait perdu son cachet d'antan. Le centre-ville s'était vidé de sa singularité. Une multitude de petits commerces avaient fermé ne laissant qu'une grande rue morne, froide et abandonnée.

Un sentiment d'appartenance m'avait cependant ramenée ici. Depuis deux ans, j'y avais ouvert une petite boutique de produits régionaux pour les touristes en mal d'évasion.

L'hiver, Pontcharra était aux portes des stations de ski et l'été, une escale obligée pour les randonnées et autres virées estivales. Mixte entre *food truck* et chalet montagnard, mon auberge miniature proposait une pause gourmande avant la grande transhumance des vacances. Je n'avais pas de mal à écouler fromages, charcuterie, vins du pays et huile de noix, annonciateurs de réjouissances gustatives. Située aux abords du parc Saint-Exupéry, elle faisait le lien entre la Savoie et le Dauphiné, prônant les trésors gastronomiques de chacun et le savoir-faire de nombreux artisans. On ne pouvait rêver meilleure ambassadrice. J'étais persuadée que l'esprit des lieux, incarnation du chevalier Bayard réputé pour sa bravoure, avait favorisé la mise en place de mon projet. Le financer moi-même avait su convaincre plus d'un élu à la mairie, entérinant de fait mon installation.

Au sortir du bourg, j'entrevis les berges de l'Isère. Mon corps se crispa. J'étais en route vers l'inconnu, certaine d'avoir fait le bon choix, celui de découvrir enfin ce qui altérerait les nuits paisibles d'avant mes plongées énigmatiques. Je laissai la tour d'Avalon derrière moi avec un sentiment étrange et de nombreuses interrogations.

Arrivée à Grenoble, c'est d'un pas déterminé que je quittai la gare et longeai l'avenue Alsace-Lorraine, arpentant le cours Jean-Jaurès pour mieux me perdre dans les ruelles du centre-ville. Une errance urbaine qui me permit d'ordonner mentalement les affaires en cours : je pus arriver à mon rendez-vous vierge de toute pensée futile. *Pour qui sonne le glas* fut le titre qui s'imposa à moi comme une évidence. J'empruntais fréquemment des phrases de romans pour qualifier mes états d'âme ou des situations. Un jeu littéraire qui en déroutait plus d'un dès lors que j'affublais mon partenaire du moment d'un nom de personnage de fiction. Cela pimentait mes escapades amoureuses.

Je pris une grande inspiration et sonnai. La porte s'ouvrit sur un large hall, sobre, lumineux et accueillant. Les fauteuils installés en croissant de lune adoucissaient l'éventuelle attente. Un homme d'une quarantaine d'années vint à ma rencontre. Il s'assura que j'étais bien son rendez-vous et me fit entrer dans un bureau agréable, très cosy. Il m'invita à *nous* asseoir. D'emblée, ce « nous » me mit à l'aise car il suspendait une distance qui aurait pu m'intimider. Il me pria de lui expliquer les raisons de ma venue. Il semblait intrigué par mes cauchemars récurrents.

Je m'enfonçai dans le fauteuil afin de m'y blottir. Une position qui avait le mérite de me détendre, de me

mettre en confiance. Car on ne parle pas de ses fantômes avec n'importe qui. Cela demande de la sympathie et une certaine connivence. Un abandon de soi. Je tâchai d'être concise car j'avais cette fâcheuse tendance à délayer les détails plutôt qu'à aller droit au but. Je lui contai mes noyades à répétition, cette silhouette au visage effacé que j'avais entrevue et qui encore la nuit dernière m'avait tendu la main et chuchoté à l'oreille. Je lui rapportai la brutalité de mes réveils debout dans ma chambre, effrayée par l'image de ma mort à laquelle j'assistais impuissante. Chaque nuit était une continuité tout en étant un éternel recommencement. À sa requête, je détaillai toutes les sensations ressenties durant mes délires nocturnes, notamment cette impression de me dédoubler. Je tentais de faire la part des choses, mais je suffoquais réellement à mon réveil, preuve que j'étais bel et bien en apnée.

Ma nervosité, mes gestes brusques et mon débit étaient autant d'indices qui ne pouvaient échapper au clinicien qu'il était. Il me demanda si j'étais coléreuse. Drôle de question ! Il avait pourtant vu juste. L'injustice m'exaspérait et me faisait sortir de mes gonds. À l'université, on m'avait surnommée « Louise Michel » en référence à cette figure révolutionnaire et militante, partie en guerre contre toute forme d'injustice et de répression.

— Je pense que cette colère n'est pas la vôtre, qu'elle ne vous appartient pas, lança-t-il.